

SILVIA BONCESCU

SILVIA BONCESCU

**CRÉATION LEXICALE
ET PRODUCTIVITÉ DÉRIVATIONNELLE
DANS LA PRESSE ET LA PUBLICITÉ**



**Editura UNIVERSITARIA
Craiova, 2019**

Referenți științifici:

Conf.univ.dr. Florinela Șerbănică

Conf.univ.dr. Elena-Cristina Ilinca

Copyright © 2019 Editura Universitaria

Toate drepturile sunt rezervate Editurii Universitaria

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României
BONCESCU, SILVIA

**Création lexicale et productivité dérivationnelle dans la
presse et la publicité / Silvia Boncescu. - Craiova :**

Universitaria, 2019

Conține bibliografie

ISBN 978-606-14-1534-2

811.133.1

© 2019 by Editura Universitaria

Această carte este protejată prin copyright. Reproducerea integrală sau parțială, multiplicarea prin orice mijloace și sub orice formă, cum ar fi xeroxarea, scanarea, transpunerea în format electronic sau audio, punerea la dispoziția publică, inclusiv prin internet sau prin rețelele de calculatoare, stocarea permanentă sau temporară pe dispozitive sau sisteme cu posibilitatea recuperării informațiilor, cu scop comercial sau gratuit, precum și alte fapte similare săvârșite fără permisiunea scrisă a deținătorului copyrightului reprezintă o încălcare a legislației cu privire la protecția proprietății intelectuale și se pedepsesc penal și/sau civil în conformitate cu legile în vigoare.

*Un GRAND MERCI à Madame le Professeur Sylvianne Rémi-Giraud,
ma plus belle rencontre.*

Introduction

Création lexicale et productivité sont deux concepts qui, telle est notre hypothèse, se complètent l'un l'autre et convergent. L'étude linguistique qui suit propose de mettre en évidence la productivité de certains suffixes et préfixes au détriment d'autres et prend en considération la « synchronie dynamique » (Louis Guilbert: 1975) et le processus de dérivation qui s'y révèle très complexe. En raison de l'abondance des dérivés en français, nous allons traquer pour cette étude essentiellement des dérivés nominaux, verbaux et adjectivaux.

Il convient de souligner que cette étude s'inscrit dans la perspective synchronique privilégiée également par Ferdinand de Saussure (1981: 114-117). Cette priorité accordée à la synchronie s'oppose au point de vue historique. Mais comme toute langue est en évolution à chaque instant, « tout peut changer dans une langue: la forme et la valeur des monèmes, c'est-à-dire la morphologie et le lexique » (Martinet, 1980: 173). Martinet (1980: 29) souligne également le fait qu'« il convient que la description soit strictement synchronique, c'est-à-dire fondée exclusivement sur des observations faites pendant un laps de temps assez court pour pouvoir être considéré en pratique comme un point sur l'axe du temps ». Ainsi, la perspective que nous avons adoptée ici est synchronique et prend en considération le français contemporain.

En premier lieu, nous allons définir la création lexicale et la productivité afin de préciser le rapport entre les deux. Pour cela, nous allons prendre en compte deux types de critères: le critère quantitatif, s'appliquant aux bases ou aux produits des règles, et le critère qualitatif, lié à la régularité des dérivés produits.

Il nous semble également nécessaire de prendre en compte le concept de néologisme. En effet, dans le cadre de la problématique linguistique, il importe de définir les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'un lexème soit considéré comme un néologisme. Par conséquent, notre démarche est la suivante: après avoir repéré des lexèmes notamment néologiques, mais pas seulement, dans le discours, nous les décrivons en faisant des observations de nature morphologique et sémantique à leur égard. Nous pensons que, pour la lexicologie moderne, la néologie constitue en général un système, un ensemble de règles qui permettent de créer de nouvelles unités lexicales et le néologisme en est le produit.

En second lieu, nous allons nous demander, après avoir appréhendé la dérivation affixale, si la puissance de génération de formes nouvelles est toujours active dans la période contemporaine. Nous ferons cela, par exemple, à travers l'étude des préfixes et des suffixes *-iser* et de ses dérivés ainsi que par l'approche du couple *-isme/-iste*, etc., mais aussi par le biais de la comparaison avec d'autres suffixes plus ou moins productifs. Nous voulons montrer que, dans le système des suffixes français, le suffixe *-iser* et ses dérivés *-isé*, *-isant*, *-isation*, ainsi que le couple *-isme/-iste* sont toujours très aptes à créer des unités lexicales nouvelles, alors que des suffixes tels que *-ifier/-ification* sont devenus presque des séries fermées. Nous nous bornerons ici à une description linguistique sans pousser plus avant les analyses.

Un examen attentif de notre corpus conduit à observer que la valeur expressive d'un suffixe est plus sensible qu'il ne paraît en français contemporain. Nous pouvons dès maintenant en donner quelque idée. Par exemple, un nom propre pourra facilement donner plusieurs formes adjectivales: *macronien*,

macroniste. La question sur laquelle nous allons nous pencher est la suivante: Est-ce qu'il y a une différenciation sémantique entre les deux usages? C'est le problème auquel nous essaierons d'apporter une réponse dans le troisième chapitre de notre travail.

À la fin du troisième chapitre, nous verrons de plus près l'emploi du suffixe *-iste* par rapport à d'autres suffixes tels que *-ien*, *-ique*, *-esque*, car l'abondance du matériel suffixal aurait peu de valeur linguistique si elle n'impliquait pas sa « différenciabilité » (Pichon, 1941: 16). Dans la langue française, ce sont les processus différenciateurs qui rendent compte le plus souvent des nuances qui surgissent entre les formations les plus voisines. Parfois, il semble que ce soit simplement pour des raisons phonétiques que l'on emploie *-iste*, *-ique* ou *-ien*, mais il y a beaucoup de cas où il semble bien qu'il y ait une différenciation sémantique véritable, par exemple dans *sarkozyste*, *sarkozien*. En effet, c'est le suffixe qui est porteur d'une valeur différenciative. Si *-iser* et *-ifier* ont en commun le sémantisme de « rendre + Adjectif », *-iste*, *-ique*, *-esque* et *-ien* ont des sémantismes différents. De pareilles différences, même quand elles ne sont pas toujours définissables, sont réelles. Nous verrons, en effet, que les différents suffixes sont utilisés en des circonstances particulières tant dans l'emploi spontané dans la conversation courante (par exemple, *oscariser*, *ubériser*, etc.) que dans l'art journalistique lui-même ou dans d'autres domaines spécialisés (par exemple, la politique, l'économie, la physique, les nouvelles technologies informatiques: *tweetiser* « insérer un tweet », *facebookiser*, *paralléliser* un programme, *parallélisme*, *parallélisation*, *googliser*, *optimiser* un programme, *optimisation*, *ubérisation*, *ubérisable*, *smicardisation*, etc.).

Nous arrivons au dernier chapitre de ce travail consacré à l'affixation et à la dérivation parasynthétique, un cas particulier de cumul d'affixes où le dérivé est obtenu par l'adjonction simultanée à un radical d'un préfixe et d'un suffixe.

Nous allons compléter ces données en joignant aux faits que nous avons recueillis et que nous allons exposer ici ceux apportés par d'autres linguistes tels que Jean-François Sablayrolles (2000, 2003), Jean Dubois (1999) ou Louis Guilbert (1975) dans leurs études consacrées à la dérivation.

Chapitre 1

Productivité et système dérivationnel

En raison de l'abondance des dérivés que nous avons recueillis, on distinguera plus loin ce que nous entendons par productivité, par néologisme et par système dérivationnel afin de situer le cadre dans lequel les dérivés sont décrits et interprétés.

1. Problèmes de méthode et de théorie

Pour atteindre l'objectif fixé, la constitution du corpus est un préalable indispensable. La mesure de la productivité ne peut être effectuée qu'à partir d'un corpus dont il convient d'explicitier les modalités de constitution.

Les sources utilisées pour la constitution du corpus sont textuelles, formées à partir de données issues d'écrits de tout genre, en particulier de documents journalistiques et publicitaires. Nous avons noté des occurrences, la plupart des néologismes, apparues dans la presse dans les années 2000-2019. Le développement qui suit s'applique à un corpus recueilli essentiellement dans *Le Monde*, *Le Figaro*, *Les Échos*, *Le Canard enchaîné*, *Libération*, *Télérama*, *La Femme actuelle*, *La croix*, *L'Opinion*, *Marianne*. Nous avons choisi ces revues et quotidiens grâce à leur notoriété dans les pays francophones et non seulement. Le recours à ces données non dictionnairiques permet de tenir compte d'unités lexicales qui ne sont pas toutes lexicalisées et, par conséquent, de mieux apprécier la disponibilité d'un procédé constructionnel. Par ailleurs, constituer un corpus de lexèmes, la plupart néologiques, nous a paru une démarche nécessaire et utile avant d'expliquer les

mécanismes de dérivation. Nous nous sommes appuyée sur la publicité et la presse, qui rendent compte, nous semble-t-il, de la réalité linguistique, car nous y trouvons souvent de nouveaux lexèmes suggestifs et évocateurs. En effet, l'un des traits des discours publicitaire et journalistique est la formation de néologismes à l'aide des préfixes et des suffixes. Le phénomène concerne particulièrement les préfixes et les suffixes *-iser*, *-isme*, *-iste*, que nous avons choisi d'analyser dans une perspective comparative avec d'autres suffixes de la langue française contemporaine.

Nous avons intégré dans le corpus des mots que l'on appelle traditionnellement des *hapax*. Ces mots posent le problème du rapport entre les notions de rentabilité et de disponibilité. Nous pensons que ces mots nouveaux, qui ne sont attestés qu'une fois ou chez un auteur seulement, ont droit de cité dans le corpus au même titre que les unités lexicalisées. Même s'ils sont le résultat d'un jeu sur la langue, ils sont construits de façon régulière et sont intégrables dans un paradigme d'unités lexicalisées.

La présente étude sera centrée sur un corpus caractéristique de lexèmes, la plupart néologiques, imposés au lexique par différents domaines. Nous allons porter notre attention notamment sur les matrices morpho-sémantiques (Pruvost/Sablayrolles, 2003: 98-119) suivantes: la dérivation préfixale, suffixale et parasynthétique.

Le corpus sur lequel nous allons fonder notre analyse provient de deux sources principales:

- en premier lieu, la presse écrite comptant les revues et les journaux mentionnés ci-dessus ;
- ensuite, les sites internet de journaux, plus précisément les moteurs de recherche des archives.

Il s'agit d'un corpus facile d'accès qui va mettre en avant la question de la productivité qui est un thème récurrent en morphologie. Nous pouvons répartir les différentes définitions de la productivité selon qu'elles l'appréhendent sous un angle qualitatif, sous un angle quantitatif, ou qu'elles rassemblent qualité et quantité. Georgette Dal (2003) distingue, en effet, ces trois types d'approche.

1.1. Approche qualitative

Selon l'approche qualitative, la productivité serait l'aptitude d'un procédé à former de nouvelles unités lexicales. Cette définition, qui voit dans la productivité la propriété de procédés réguliers, permet de percevoir la différence existante entre la notion de productivité et celle de créativité morphologique. En effet, la créativité morphologique est définie comme « la création de nouvelles unités lexicales sans recourir à des règles » (Dal, 2003: 6).

Selon cette approche, la notion coïncide avec ce que Corbin P. (1982) et Corbin D. (1987) ont appelé *disponibilité* et devrait être pertinente même en dehors des dictionnaires de langue si l'objectif est d'évaluer la productivité d'une structure au moment où l'on mène l'étude.

1.2. Approche qualitatif-quantitatif

Dans une approche qualitative-quantitative, un procédé est productif « s'il permet de façon non intentionnelle un nombre en principe infini de formations » (Cusin-Berche, 1999: 7).

Le critère de non-intentionnalité, que l'on trouve dans Pichon¹ (1942), soulève pourtant plusieurs questions. Ainsi, si l'on considère que les mots formés intentionnellement ne disent rien sur la productivité des procédés utilisés, on écarte alors, par exemple, les dérivés porteurs d'un marqueur de dérivation tel que le suffixe *-ard* (*faiblard*), qui a le rôle de marquer le point de vue du locuteur. En même temps, on exclut les dénominations des langues de spécialité, créées de façon intentionnelle, car leur rôle est de satisfaire un besoin dénomiatif. Par exemple, les langues de spécialité recourent volontiers aux suffixes *-ité* ou *-iser*: *robotiser*, *numériser*, etc.

Pour être productif, un moule constructionnel doit être apte à produire un nombre infini de dérivés. Une difficulté surgit dans ce cas aussi, car les procédés de construction de mots imposent des contraintes aux bases sélectionnées: des contraintes catégorielles, sémantiques, phonologiques ou structurelles. Par conséquent, le nombre de bases possibles pour un procédé donné peut se trouver limité, d'où il s'ensuit que le nombre de dérivés est également limité. C'est vrai, par exemple, pour les procédés qui, comme le suffixe *-ifier*, sélectionnent surtout des bases non construites, par exemple, *gloire* > *glorifier*, *russe* > *russifier*, etc.

¹ Selon Pichon (1942), seuls les procédés participant de la dérivation « spontanée » sont « vivants », c'est-à-dire productifs.